

—Il serait tout à fait désolé s'il n'y avait pas en lui l'espoir ardent.

—Ah ! il espère ? fit-elle.

—Oui.

—Et vous, docteur ?

—J'espère aussi.

—Sur quoi fondez-vous votre espoir ?

—Sur plusieurs choses, madame la marquise ; une entre autres, qui existe aujourd'hui, et sur laquelle je compte absolument.

—Et cette chose, docteur ?

—C'est une découverte que j'ai faite ; je n'ai point cru devoir en parler à M. de Coulange, bien que j'eusse été certain de lui causer une très grande joie.

—Je ne comprends pas. Vos paroles ressemblent à une énigme.

—Elles ne peuvent être une énigme pour vous, madame la marquise.

—Si, du moment que je ne les comprends point. Mais pourquoi, puis-je vous pouviez faire plaisir à mon mari, ne lui avez-vous pas parlé de votre découverte ?

—Parce qu'il y a certains secrets de femme qu'un médecin même doit respecter.

La jeune femme ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

—Que voulez-vous dire ? s'écria-t-elle.

—M. Gendron la regarda en souriant.

—Je ne vous ai pas trahie, dit-il ; du moment que vous n'avez rien dit à M. de Coulange, j'ai compris qu'il était de mon devoir de garder le silence, mais vous allez être mère pour la seconde fois !

La marquise s'arrêta brusquement.

—Mère ! je vais être mère, moi exclama-t-elle.

Elle tourna vers le ciel son front radieux et son regard dans lequel éclatait sa joie infinie.

—Un coin de ce beau ciel d'azur vient de s'ouvrir pour moi ! prononça-t-elle dans une sorte d'extase.

Le docteur la regardait avec étonnement et réfléchissait.

—C'est bien étrange, se disait-il.

Il est impossible de sonder sa pensée : mais plus que jamais je suis convaincu que quelque secret terrible pèse sur son existence.

II

Le soir, aussitôt après le dîner, la marquise se retira dans sa chambre. Elle éprouvait le besoin de se trouver seule avec ses nouvelles pensées.

Oh ! cette fois, elle n'était plus environnée de ténèbres ; elle se trouvait en pleine lumière, l'éblouissante clarté qui rayonnait en elle se répandait sur toutes choses et traçait une ligne lumineuse à travers l'avenir. Elle sortait brusquement de son affaissement et sentait qu'une nouvelle vie allait commencer pour elle.

Sa volonté venait de naître et elle trouvait en même temps la force et le courage prêts à tout braver. A la faiblesse succédait l'énergie.

—Je n'oublierai pas, je n'oublierai jamais, se disait-elle ; mais si l'épouse était faible, la mère sera forte.

Elle se demandait si le moment n'était pas venu de tout dire au marquis. Elle examina froidement quelles pouvaient être les conséquences de sa révélation. S'il n'y eût eu que l'enfant étranger à éloigner pour toujours, à chasser de cette place qu'il occupait dans la famille, certes elle n'aurait pas hésité un seul instant ; car ce n'était pas seulement la moitié d'une grande fortune, un titre qu'il prenait à son enfant, à elle ; il lui ravissait encore, dans le cœur de M. de Coulange, une part de tendresse à laquelle il n'avait aucun droit.

Mais, devant la loi, cet enfant dont elle ignorait l'origine, avait des droits indéfinissables, et il était impossible de les lui retirer sans provoquer un immense scandale. Ce n'était pas tout : il y avait un crime, il y avait des coupables... or, quand elle a à punir, la justice marche et ne s'arrête pas. Elle voyait sa mère et son frère traînés devant un tribunal, peut-être une cour d'assises, et elle-même, la marquise de Coulange, appelée en témoignage et forcée de les accuser et de les faire condamner.

Elle se disait bien que sa mère et son frère ne méritaient aucune pitié ; mais pouvait-elle se résigner à jouer le rôle odieux d'accusatrice ? Était-ce bien à elle, la fille et la sœur, d'ouvrir à ces deux coupables la porte d'une prison ?

La marquise se trouvait toujours au fond de la même impasse. Passer sur toutes les considérations, c'était sortir d'un malheur pour se précipiter dans un autre non moins épouvantable.

—Non, se dit-elle, après avoir réfléchi assez longuement, j'attendrai ; plus tard, je verrai... Il y a beaucoup de choses que j'ignore et qu'il faut que je sache. Je réfléchirai, j'examinerai. Dieu m'inspirera. Je trompe mon mari, c'est vrai ; mais comme je suis punie ! Dieu de miséricorde, continua-t-elle, en joignant les mains, vous qui voyez dans les âmes, jugez-moi en me prenant en pitié !

Elle se mit à genoux et fit monter vers le ciel sa prière fervente.

Elle priait encore, lorsqu'on frappa doucement à sa porte. Elle

se leva et alla ouvrir. C'était le marquis. Toujours inquiet, il venait savoir lui-même si la jeune femme ne se trouvait pas indisposée.

—Comme tu es bon ! lui répondit-elle. Rassure-toi, je n'éprouve aucun malaise.

—A la bonne heure, mais tu nous as quittés si brusquement...

—J'avais besoin d'être seule, de me recueillir.

—Toujours ton rêve, ma chérie, fit le marquis avec bonté.

—Non, Edouard, un autre... M. Gendron ne t'a rien dit, il a voulu me laisser le plaisir de t'apprendre...

—Quoi donc ?

Elle lui jeta ses bras autour du cou.

—Edouard, s'écria-t-elle, tu vas partager ma joie, mon ravissement, je vais être mère !

—Ah ! c'est une nouvelle bénédiction du ciel ! répondit M. de Coulange, en l'étreignant fortement contre son cœur. Oui, ma bien aimée, je partage ta joie. Va, je n'aurais plus rien à désirer si ton bonheur, que je lis dans tes yeux, ne devait plus être altéré par aucune sombre pensée.

—Edouard, ne me fais pas de reproche.

—Non, jamais, car je t'aime !

—Ecoute : tout à l'heure, j'étais là, à genoux, je priais ; dans le silence, j'écoutais les conseils de Dieu, et j'ai pris de grandes résolutions. Edouard, tu seras content de moi, je te le promets. Vois-tu, je ne suis pas la même femme ; une merveilleuse clarté m'inonde et je ne sais quelle douce ivresse s'est emparée de mon cœur.

—Alors, tu l'aimeras, cet enfant que tu vas mettre au monde ?

—Si je l'aimerai ! mais je l'aime déjà ! s'écria-t-elle avec exaltation.

—Mathilde, et l'autre, le premier ?

Elle ne répondit pas. Mais le marquis la sentit tressaillir, et il vit qu'elle pâlisait. Si naturelles que fussent ses paroles, il regretta aussitôt de les avoir prononcées.

—Mathilde, je n'ai rien dit, reprit-il avec douceur ; ah ! ce n'est pas en ce moment que je voudrais te faire de la peine. Dieu me garde de violenter ton cœur et de t'imposer jamais une de mes volontés. Sache-le bien, mon amie, ce que tu veux, je le veux !

—Edouard, tu es généreux et bon ; je t'aime !

Le lendemain matin, la marquise fit appeler les domestiques du château, à l'exception de la femme de chambre de madame de Perny. Quand ils furent tous devant elle, elle leur dit :

—A partir de ce jour, je prends la direction de ma maison ; je vous préviens donc qu'il n'y a plus ici que M. le marquis et moi pour vous donner des ordres ; de même lorsque vous aurez quelque chose à demander, c'est à M. le marquis ou à moi que vous devrez vous adresser.

Les serviteurs se regardèrent avec étonnement.

—Et si madame de Perny nous commande quelque chose demanda la cuisinière.

—Madame de Perny a sa femme de chambre pour la servir.

—Madame la marquise, dit le cocher, depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, M. le marquis est moins mon maître que M. de Perny. Chaque jour je dois ou lui seller un cheval ou tenir une voiture à sa disposition. Que devrai-je lui répondre lorsqu'il me donnera des ordres ?

—Vous répondrez à M. de Perny que vous n'avez pas le droit de sortir une voiture de la remise ou de disposer d'un de vos chevaux, sans la permission de M. le marquis. Je n'avais pas autre chose à vous dire. Maintenant, allez reprendre chacun votre travail.

Les domestiques se retirèrent, moins Firmin, qui s'approcha de la marquise et lui dit d'une voix émue :

—C'est bien, ce que vous venez de dire, madame la marquise, c'est très bien !

—Ainsi, Firmin, vous m'approuvez ?

—Je le crois bien que j'approuve madame la marquise ; il y a longtemps qu'elle aurait dû parler à ses gens comme elle vient de le faire. J'ose vous le dire, madame la marquise, parce que je suis sûr que vous excuserez un vieillard qui vous vénère, vous avez été trop longtemps dans votre maison comme une petite demoiselle. Je ne veux pas oublier le respect que je dois à madame votre mère, mais, quand je la voyais commander ici comme la véritable et seule maîtresse, je sentais mon vieux sang bouillonner dans mes veines. Je sais bien que cela ne me regardait pas, que je n'avais rien à dire, mais c'était plus fort que moi et je souffrais.

Mais c'est fini, madame la marquise reprend son autorité, elle s'apercevra bientôt que si bon que soit un serviteur, il obéit avec plus de plaisir quand il reçoit directement les ordres de ses maîtresses.

—Ça va être pour moi une chose toute nouvelle et probablement une tâche difficile, dit la marquise ; mais je compte sur vous, Firmin, sur vous et sur les autres.

—On vous aime et on vous respecte, madame la marquise, vous ne trouverez autour de vous que des cœurs dévoués.